

*Aux femmes de ma vie,
à commencer par ma mère et ma sœur.*

1

La panne

Je me suis toujours méfiée des moments d'extase. Je sais d'expérience qu'ils sont souvent suivis d'un retour de bâton. Une montée. Une descente. C'est physique. On ne peut pas monter sans fin. Et on ne peut pas nager dans le bonheur sans qu'aussitôt, ou presque, la vie vous rappelle qu'après le haut vient le bas.

J'étais à deux doigts d'oublier cette loi quand les hoquets de la voiture m'ont ramenée à la réalité. J'ai senti les heurts du moteur à travers le volant, dans mes reins, puis c'est toute la carcasse qui s'est mise à trembler, teuf teuf teuf ça cale et ça repart, allez tiens bon, teuf teuf teuf puis un bruit pathétique, une sorte de râle, un soupir malpoli, teuf teuf teuf puis plus rien. Heureusement j'étais sur une ligne droite et pas dans les virages parcourus plus tôt. J'ai agrippé

le levier de vitesse, freiné du mieux possible, quatrième troisième seconde, encouragé l'auto à l'agonie, allez cocotte, tiens bon encore un peu, puis visé le bas-côté avant qu'elle ne rende l'âme. Le silence de la nuit nous a sauté dessus. La voiture n'irait pas plus loin. Et moi non plus.

Une montée, une descente. Une heure plus tôt, je nageais dans le bout de rivière que m'avait conseillé Mathieu. J'avais roulé de nuit, au risque de me faire choper, juste pour retrouver la sensation de l'eau sur mon corps, cette eau qui vous glisse sur la peau et vous lave et vous soigne et vous guérit parfois. Je n'avais pas nagé depuis des années. Depuis les restrictions. Mathieu savait que c'était ce qui me manquait le plus. La brasse. Le dos crawlé. La planche pour regarder les oiseaux. Les nuages. Ou les étoiles comme ce soir. Ils avaient lâché de l'eau du barrage, je ne sais pas comment Mathieu a eu l'info mais il l'a eue et me l'a donnée, en même temps que les clés du tacot, une voiture sans plaque achetée mille balles à un Clandé. On la rangeait dans la grange, derrière les bottes de paille qu'on déplaçait chaque fois pour ne pas se faire repérer.

Je ne l'avais jamais conduite mais j'ai souvent accompagné Mathieu, ou même Rémi. Côté passager, le plancher troué offrait un trou béant, et

quand je m’y installais, je voyais la route défilier sous mes pieds posés sur ce qui avait dû être une boîte à gants. Les vitres des portières avaient disparu, tout comme la banquette arrière, les sièges de devant gardaient çà et là quelques bouts de faux cuir, et dès que nous prenions un peu de vitesse, l’air s’engouffrait à travers le squelette de l’engin qui roulait allez savoir comment. On n’allait pas se plaindre. D’ailleurs, Mathieu ne se plaignait jamais. Un taiseux. Ses grosses mains sont à son image : besogneuses. Ses cheveux de plus en plus jaunes ressemblent à de la paille qui couvre le haut de son visage buriné. Ses lunettes d’intello, cercle fin en acier, sont posées sur un nez droit, un nez parfait. Mathieu parle peu mais joue beaucoup avec ses montures, je les mets, je les ôte, je les remets, je les nettoie sur un bout de tee-shirt, je regarde à travers pour vérifier l’absence de traces, je mordille la branche droite, puis la gauche, je me masse le haut du nez l’air de dire *j’en peux plus*, et cette comédie est une forme de langage que j’ai apprivoisée. Il avait dû être beau, je veux dire beau comme dans les magazines autrefois, beau comme les stewards des avions, beau comme les modèles de beauté masculine qui se faisaient harceler par des fans en quête du Graal, l’homme blanc en voie de disparition. Je ne sais pas grand-chose de sa vie, hormis qu’il était ingénieur avant de partir en maraîchage et de reprendre la ferme laissée à

l'abandon. Elle était occupée avant lui par des néohippies qui faisaient pousser du chanvre et passaient leur temps à fumer leur récolte, du moins c'est ce qu'on m'a dit. Mathieu a mis près d'un an à élaborer un système pour gérer l'eau. Il a conçu et fabriqué des dizaines de réservoirs, de bacs et de goulottes, des pots de grès enterrés sur lesquels viennent se rafraîchir les racines, des petits châteaux d'eau et des puits aux endroits stratégiques, des éoliennes pour convertir le vent en électricité, des travées entières composées de bois, de copeaux, de paille et de terre pour les courges qui s'épanouissaient là, dans un dédale de lianes et de feuilles, en pagaille, et j'ignorais que les potirons étaient capables de pousser sur tuteur, en l'air, leur poids porté par une tige gracile mais costaute. Comme quoi, disait Mathieu, faut pas se fier aux apparences. J'aimais sa présence car il chérit le silence, contrairement à Rémi qui ne tarit jamais de mots, même quand je dis *chut*, même quand je dis *mais tais-toi donc l'affreux*, même quand je le regarde avec mes yeux devenus noirs et qui lui font peur. Il n'y a que quand je le menace de lui coudre la bouche qu'il suspend sa logorrhée, bouche ouverte, à gober l'air qui passe, en apnée, avant de reprendre son flot, et je me bouche les oreilles pour ne plus l'écouter. Tandis qu'avec Mathieu, on peut écouter le paysage. Les nuages. L'indicible. On peut écouter les odeurs de

la terre, de crottin, de sapin, et engranger tout ça pour nous, sans même échanger un sourire.

Nous étions cinq permanents, Mathieu, Rémi, Julie et Sandro, et moi. J'étais la dernière arrivée, j'ai commencé comme saisonnière, et, coup de bol, Mathieu m'a recrutée pour superviser les récoltes. La vallée connaissait une vague d'immigration, les besoins en légumes avaient crû, je n'étais pas de trop. Rémi gérait l'approvisionnement des points de vente, Julie et Sandro s'occupaient de l'intendance, de la cuisine, des provisions pour l'hiver mais aussi des Volontaires engagés tout au long de l'année, et quand nous étions trente ou quarante, une fois l'été venu, le couple orchestrait la ferme en pleine effervescence, levé à l'aube, couché tard dans la nuit, veillant sur leur troupe le temps de la saison, nourriture saine, salaire correct, l'adresse était connue, ça se bousculait au portillon, des fermes autogérées et bienveillantes, ce n'était pas légion.

Nous avons également un poulailler, et j'étais chargée de prendre soin des cinq poules, une par humain de la maisonnée. Elles avaient nos prénoms mais des caractères différents. La poule Rémi était effacée, toujours en retrait, tandis que la poule Léo marchait sur les autres pour obtenir la première les graines de melon ou les rares guignons de pain.

Au début, quand on m'a confié la mission, je n'étais pas à l'aise, j'avais peur de me faire piquer les mollets, surtout quand elles se jetaient sur moi en m'entendant arriver. Une poule, c'est idiot, tout le monde le sait. Je nettoyait mécaniquement leur cage, un peu comme une corvée. L'une d'elles, bien avant que je les nomme, se ratatinait, les ailes levées au ciel, et se tenait là, sans bouger, le ventre posé au sol. Je croyais qu'elle avait froid, ou que c'était un tic de poule apeurée, après tout, elle avait peut-être aussi peur que moi. Un matin, tandis qu'elle se lovait à mes pieds, je me suis accroupie et j'ai tendu la main. Je l'ai effleurée puis caressée comme on caresse un chat. C'est ce qu'elle attendait, un câlin, une marque d'affection. Jour après jour, notre rituel s'est installé, j'ai fini par la prendre dans mes bras, et lui parler. Les autres étaient farouches, mais je leur adressais également la parole, après tout, pas de jalouses. J'essayais d'imiter leurs gloussements, sans y parvenir, et je suis certaine que nous nous comprenions. Je les remerciais pour les œufs et leurs fientes, un engrais fabuleux.

À cinq cents mètres de la ferme, nous avions un carré de blé que nous récoltions pour les poules, et pour Pierre, le boulanger. Elles bénéficiaient de rations d'eau correctes, et de toute mon attention. L'une d'elles, Sandro je crois, est restée onze jours

sans bouger dans son casier. Au début, j'ai cru qu'elle couvait mais son regard sombre me dissuadait de l'approcher. Rémi m'a dit que les poules faisaient ça parfois, une sorte de bouderie, et il m'a conseillé de lui mettre le cul dans l'eau froide. Rémi est un barbare. J'ai pris soin d'elle le temps de sa dépression, je lui chantais *une poule sur un mur qui picote du pain dur, picoti picota lève la queue et puis s'en va*, mais rien à faire, elle boudait, nan, je ne sortirai pas, allez tous vous faire voir. Puis un soir, je l'ai vue avec ses comparses, comme si de rien n'était, à gratter la terre de l'enclos à la recherche de vers ou, mieux, d'escargots.

Nous avions également deux ânes partagés, et nous utilisions la voiture pour transporter les choses trop lourdes, très souvent de nuit, et le moins possible histoire d'économiser le fuel planqué dans la cuve. C'est comme ça que nous avons transporté les pierres volées dans la montagne pour construire nos cabanes. On ne supportait plus les grands dortoirs en bois. On ne supportait plus la promiscuité. Et on n'avait pas envie de cramer collectivement comme c'est arrivé dans deux autres fermes de la région. D'où les pierres et les petites maisons. J'ai construit la mienne seule, neuf mètres carrés, j'ai monté les murs, laissé deux ouvertures en guise de fenêtres que j'ai ensuite calfeutrées avec des triples vitrages, puis

bricolé un toit de chaume qui, ma foi, tient bon, le vent peut souffler, souffler, souffler, ma maison ne tombe pas. L'ensemble est de guingois, mais c'est chez moi. À l'intérieur j'ai glissé un vieux tapis, un matelas, un coffre pour mes affaires, une lampe solaire, de la pâte à laver fabriquée par Mathieu, une brosse à dents qui a au moins vingt ans, et c'est tout. Ah si, j'ai un livre sur les oiseaux.

Pourquoi n'ai-je pas considéré d'emblée les poules comme des oiseaux, je ne sais pas. Ou si. Parce que je les ai connues domestiquées, jamais sauvages. Parce qu'on m'a appris qu'une poule, c'est d'abord de la viande à garnir les sandwiches crudités. Parce qu'on les appelait volaille pour mieux les déprécier et les mettre à distance, à côté de la racaille. Dans ma vie d'avant, il y avait d'un côté les poules, de l'autre les merles, les martinets, les rouges-queues, les chardonnerets, ces êtres enchantés capables de survoler la mer sans dormir, de parler un langage en chantant, ou de chanter en parlant, et de planer surtout, tout en nous regardant de haut sans l'ombre d'un mépris, et pourtant ils pourraient.

J'avais acheté ce livre au lendemain de ma rencontre avec un héron, une rencontre dans un rêve un peu bizarre. Je volais moi aussi, comme ça, sans rien faire, portée par les courants d'air, puis je me

suis posée au milieu d'une rivière, sur une pierre, face à un gros oiseau blanc, un grand cou, un long bec, des pattes fines, un héron ai-je pensé. J'ai eu envie de me blottir contre lui et de coller mon visage dans ses plumes mais je me suis retenue, et je suis restée éloignée. Ne pas le déranger. Attendre qu'il vienne à moi. Apprendre à écouter ce qu'il veut. S'il a des choses à dire. Des leçons à donner. Des légendes d'oiseaux à transmettre. Nous sommes deux êtres ex aequo. Il m'a alors regardée et a prononcé : vous êtes bons. J'ai répété après lui : vous êtes bons. Je me suis envolée, puis réveillée.

Vous êtes bons. Je n'avais aucune idée de la signification de ce rêve, ni même de cette phrase qui me laissait stupéfaite tellement j'avais renoncé à croire à l'idée que nous sommes bons, ou alors j'avais mal entendu, le héron avait dit vous êtes cons, ce qui me semble plus probable, et quand j'en ai parlé à un ami aussi désabusé que moi, il a eu ce bruit avec sa langue que je déteste, *tatatata*, genre mais ma pauvre gourde tu dis n'importe quoi, ce n'était pas un héron mais une aigrette, un échassier blanc et fin et très élégant alors que le héron est plus gros, plus costaud, et surtout, ici, ils sont gris.

Aigrette, héron, je ne voyais pas vraiment la différence alors j'ai acheté ce livre sur les oiseaux.

Quelques semaines plus tard, par un temps de brume, alors que je marchais au bord du fleuve couvert d'un épais brouillard, j'ai entendu un bruit sourd, un claquement lourd, un vol de cygne peut-être, ou un vol de héron, et j'ai continué sur la rive jusqu'à ce que je le voie, les pattes sur un banc de sable, le corps enveloppé d'une couverture blanche, un morceau de nuage en guise de manteau, et ce nuage s'est dissipé et c'était un héron, mon héron, celui de mon rêve, il a tourné son bec vers moi et j'ai pleuré d'un coup, les larmes sont venues toutes seules d'on ne sait où, des larmes de joie, de tristesse, des larmes tout mélangé, et je suis restée là à pleurer, à renifler dans ma manche, à m'extasier devant l'oiseau gris mais blanc sans même penser à lui poser la question, ça veut dire quoi nous sommes bons.

J'avais pris ce livre avec moi quand j'ai rejoint la ferme, je le regardais de moins en moins mais j'aimais le savoir là, à renfermer des espèces qui avaient disparu, qu'on ne reverrait jamais plus, c'était comme un album de famille un peu jauni, un peu triste aussi, surtout quand on sait que les oiseaux sont des dinosaures, avoir vécu pendant des millions d'années pour se faire exterminer en quelques siècles, franchement, ils pourraient nous haïr. C'était

peut-être la raison de la déprime de la poule, peut-être sentait-elle l'extinction arriver. Moi, j'évitais d'y penser et j'évitais aussi de penser à ma vie au bord du fleuve, au chaos naissant que j'avais quitté à temps.